

LE JOURNAL D'INVESTIGATION DANS L'INTERVENTION SOCIALE
Christine Delory-Momberger

L'Harmattan | « Le sujet dans la cité »

2013/1 Actuels n° 2 | pages 110 à 126

ISSN 2112-7689

ISBN 9782343024998

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-sujet-dans-la-cite-2013-1-page-110.htm>

Pour citer cet article :

Christine Delory-Momberger, « Le journal d'investigation dans l'intervention sociale
», *Le sujet dans la cité* 2013/1 (Actuels n° 2), p. 110-126.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LE JOURNAL D'INVESTIGATION DANS L'INTERVENTION SOCIALE

Christine DELORY-MOMBERGER¹

Le *journal d'investigation*, compris ici comme un outil d'exploration accompagnant le stagiaire tout au long de sa formation, représente un dispositif d'écriture propre à *faire trace* des différentes séquences expérientielles du parcours de formation (cours et lectures, situations professionnelles, terrain de recherche, vie quotidienne, etc.), consignées selon une fréquence régulière. Le journal d'investigation enregistre et fait agir subjectivement les aspects et les niveaux apparemment hétérogènes de l'expérience formative.

À partir de la pratique des stagiaires de la RAQ et de leurs témoignages, nous tenterons de montrer comment l'écriture du journal peut constituer un outil heuristique d'accompagnement du processus de formation et de recherche, en quoi les lectures récursives du journal peuvent contribuer à aider les stagiaires à analyser leurs expériences formatives et à construire réflexivement le parcours de formation, en en dégagant les implications personnelles et les questionnements professionnels.

Le journal d'investigation nous apparaît également comme une étape propédeutique et un entraînement à la pratique du *journal d'investigation professionnel* permettant aux stagiaires d'en faire un outil pertinent dans leur pratique professionnelle, plus particulièrement ici dans le domaine de l'intervention sociale. Nous essaierons de faire apparaître le glissement qui peut être opéré de la tenue d'un journal d'investigation en formation à celle d'un journal d'investigation en milieu professionnel.

¹ Je tiens à remercier tous les stagiaires de la recherche-action qualifiante pour leur participation à l'élaboration de ce chapitre.

Filiations du journal d'investigation

Le journal d'investigation s'inscrit dans la lignée des journaux des ethnologues. Ceux-ci, à partir de la fin du 19^{ème} siècle, s'essaient à décrire au jour le jour un terrain qui ne leur présente pas d'emblée de lisibilité suffisante, qui reste même souvent d'abord hermétique et qu'ils tentent de déchiffrer en rassemblant dans un carnet les descriptions de faits observés, les informations obtenues, les analyses esquissées – mais aussi les humeurs, les fatigues, les états de santé ainsi que maints petits détails d'une vie quotidienne rendue parfois difficile par des environnements humains inhabituels et des conditions matérielles et climatiques malaisées. Le journal leur permet de travailler à un éclaircissement progressif de leur terrain, le fait de mêler dans leurs notes des éléments divers et apparemment disparates étant un moyen de retenir de manière informelle des impressions de terrain, des idées, des intuitions, des résonances. Cette forme d'écriture facilite souvent une compréhension *a posteriori* de leurs observations et donne une figure singulière à leur recherche. René Lourau (1988) s'est attaché à étudier la composition de journaux de certains ethnologues comme Bronislaw Malinowski (1985), Michel Leiris (1996) ou Jeanne Favret-Saada (1981). Il y a traqué *l'intime* à travers les passages relevant de réflexions personnelles, d'expressions émotionnelles d'un chercheur qui rêve de célébrité, est en prise à des fantasmes sexuels comme Malinowski ; qui éprouve des difficultés relationnelles sur son terrain, se remet en question, traverse même une crise spirituelle comme Leiris ; qui perd de vue son terrain lorsque la frontière entre ses « objets » de recherche, en l'occurrence les sorciers du Bocage normand, et elle-même s'efface progressivement comme Favret-Saada. L'intimité qui « nous inquiète » (Lourau, 1988 : 13) intéresse Lourau car elle n'a pas de légitimité scientifique, elle est « éjectée dans un hors-texte qui sera éventuellement publié à part, plus tard » (*Ibid.* : 13). C'est dans ce hors-texte rejeté à la marge par la science et dans le rapport qu'il entretient avec le texte que peut se lire l'implication du chercheur. Les interrelations entre le texte et le hors-texte évoluent dans des proportions et selon des registres variables ; elles peuvent être harmonieuses, oppositionnelles, paradoxales ou les trois à la fois. Mais elles produisent toutes « une sorte d'hypertexte invisible » (*Ibid.* : 14) qui fonctionnent à coup d'« effets de surimpression, de trompe-

l'œil, d'anamorphose, d'échange entre la figure et le fond, d'hologramme, de mise en abyme... » (*Ibid.* : 14). Lourau a sans cesse redéfini le concept d'implication tout au long de sa vie et de son œuvre de chercheur, présentant qu'elle était la véritable clé de voûte d'une recherche. Nous retiendrons la belle définition qu'il en donne dans son dernier ouvrage : « L'implication, c'est la relation du chercheur à son objet, du praticien à son terrain, de l'homme à sa vie. » (Lourau, 1997 : 11) L'implication sous-tend l'hypertexte, elle relie les différents aspects de l'acte de recherche. Le journal permet au chercheur de la conscientiser et d'éviter ainsi qu'elle ne devienne *surimplication*, phénomène qu'avait bien décrit en son temps Georges Devereux (1980 ; 1998) et qui entraîne des dérives, des blocages dans la recherche. L'implication n'est pas à séparer de la *transduction*, autre concept travaillé par Lourau, qui déconstruit « la logique instituée, classificatoire, qui découpe la singularité de l'acte de recherche en tranches cognitive, épistémologique, éthique, etc. » (Lourau, 1997 : 43). La transduction est l'instant magique, inattendu (le *kairos*), qui fait apparaître de la connaissance par rapprochement intuitif, instantané d'éléments éventuellement hétéroclites, qui les place dans un mouvement autre que celui de la logique hypothético-déductive. Le couple implication-transduction réinjecte dans la recherche la subjectivité du chercheur, en prenant en compte les singularités des situations, les impacts des rencontres avec les personnes du terrain et la quotidienneté de la recherche.

Une fois la recherche terminée et l'écrit scientifique paru, les journaux avec leur part d'intime ne restent pas tous scellés sur le secret des tiroirs des ethnologues. Certains journaux sont édités et deviennent *extimes*, publics. Le journal de Malinowski, écrit à deux périodes successives (septembre 1914-août 1915 et octobre 1917-juillet 1918), ne sera découvert qu'à sa mort. Sa seconde femme n'autorisera sa publication qu'en 1960 mais il ne paraîtra finalement en anglais qu'en 1967 et en français qu'en 1985. Notons que le titre anglais d'origine *A diary in the strict sense of the term* [Un journal au sens strict du terme] deviendra en français *Le journal d'un ethnologue*. Ce journal marque un tournant dans le diarisme de l'ethnologie, il contient des notes, des dessins, des photographies, des écrits très personnels, intimes, où Malinowski exprime son découragement et son irritation par rapport au terrain

et aux autochtones, mais également ses rêves de célébrité dans la communauté scientifique, ses rêveries sexuelles concernant des jeunes filles du village et son attachement ambigu à un jeune Français de passage. Surtout Malinovski est un des premiers ethnologues à réfléchir « à ce que cela signifie “faire du terrain” » (Lourau, 1988 : 36) et à proposer ainsi un matériau conséquent pour penser l'implication du chercheur et l'observation participante.

Michel Leiris publia son journal *L'Afrique fantôme* en 1934 grâce à André Malraux, alors lecteur chez Gallimard, contre l'avis des autres membres de la mission Dakar-Djibouti 1931-1933. Engagé comme secrétaire-archiviste par Marcel Griaule, il avait pour tâche de noter chaque jour le travail accompli et les objets acquis – plus ou moins licitement – par l'expédition. Leiris s'écarte très vite d'une narration objective, et le souci d'une constante analyse des relations complexes qui s'instaurent entre l'observateur et les observés le conduit à faire un travail d'introspection identitaire qui le fait se remettre lui-même fortement en question. Il a des fantasmes de mort, de suicide, également des fantasmes sexuels d'insatisfaction ou d'impuissance. Il note ses rêves. Il est à la recherche du sacré. Il nourrit des sentiments anticolonialistes de plus en plus violents. Et il questionne le passage de l'observation ethnographique à sa mise en forme dans l'écriture. Il procède ainsi à une analyse des différentes faces de l'implication du chercheur dans son travail de recherche. Leiris tiendra fermement à la forme et au contenu de son journal et dans la courte préface de la première édition de celui-ci, il revendiquera son caractère intime : « les notes... ne sont pas un historique de cette mission, simple journal intime. » (Lourau, 1988 : 94)

Jeanne Favret-Saada étudie la sorcellerie dans le Bocage normand de 1969 à 1971. Elle décide d'aller y vivre et s'y installe avec ses deux enfants. Elle publie son journal *La vie, la mort, les sorts* en 1977. L'ethnologue y relate l'expérience de sa recherche, mais elle dévoile aussi qu'en raison des relations nouées avec les gens de son terrain, s'est opérée une transformation de sa conception scientifique de l'ethnographie, qui la met en porte-à-faux avec l'institution. En 1981, avec la collaboration de Josée Contreras pour la remise en forme du texte, un autre journal paraît *Corps pour corps*. Il renferme un grand nombre d'informations sur la quotidienneté de l'ethnologue, sur les

échecs de l'observation, sur les hasards heureux de rencontres, sur les histoires des malheurs des gens qui se disent ensorcelés ainsi qu'une réflexion sur le travail de terrain. Favret-Saada met à jour ce qu'est une recherche, les risques qui lui sont inhérents. Partie pour étudier les rapports sociaux autour de la sorcellerie dans une campagne française, l'ethnologue, poussée par les gens et les faits qu'elle observe, bascule finalement tour à tour du côté des ensorcelés et du côté des désensorceleurs. L'implication est devenue *surimplication*. Favret-Saada, revenue de son expérience (au sens propre comme au sens figuré), la rapporte aussi fidèlement – c'est-à-dire aussi « subjectivement », aussi près des ressentis et des émotions que possible –, et en cela son journal constitue aussi un précieux document.

Parmi d'autres, mais de manière sans doute privilégiée, les journaux de ces trois ethnologues ont permis, via *l'intime* de la recherche qu'ils donnent à connaître, de construire une réflexion sur la relation impliquée du chercheur avec son terrain, de la problématiser, d'en dénouer les enjeux institutionnels et personnels et de reconnaître ses effets sur les résultats de la recherche. La publication de ces écrits – et donc leur socialisation dans la communauté scientifique – a ouvert des voies pour d'autres disciplines des sciences humaines et sociales.

Du journal institutionnel au journal d'investigation en formation

En sciences de l'éducation, le courant de l'Analyse institutionnelle s'est saisi du journal (Lourau, 1988 ; Hess, 1989) et en a fait une pratique dans l'enquête de terrain, un dispositif d'intervention et d'analyse interne et un support privilégié de la pédagogie institutionnelle à l'université. Remi Hess prend rapidement conscience que le journal est une ressource dans l'intervention et l'analyse interne des institutions et de leur fonctionnement. La pratique du journal ne lui était pas étrangère, elle existait dans la tradition familiale, mais il va l'étendre à d'autres champs et à d'autres fonctions. De 1982 à 1983, il tient un journal dans le lycée dans lequel il enseigne et le fait circuler auprès de ses collègues qui y notent à leur tour leurs impressions et réflexions. Il pratique ainsi une analyse interne de l'établissement qui traverse une crise institutionnelle au niveau de sa direction, crise qui affecte le fonctionnement

administratif mais aussi pédagogique du lycée. Il publiera ce journal en 1989 sous une forme révisée, *Le lycée au jour le jour*. Sous le terme de *journal institutionnel*, il décrira et théoriserà cette pratique du journal comme analyseur des fonctionnements institutionnels et des pratiques professionnelles :

« La technique du *journal institutionnel* consiste à décrire au jour le jour des faits organisés autour d'un vécu dans une institution (son métier, son rapport à un enfant, son rapport à une recherche, etc.). Il s'agit, non pas de raconter tout ce qui nous arrive dans une journée, mais chaque jour (au moins trois ou quatre fois par semaine) de noter un fait marquant (une rencontre, une réflexion, une lecture, un conflit, etc.) ayant un rapport avec l'objet que l'on s'est donné pour ce journal. Le fait que ce journal ne soit pas un fourre-tout, mais soit d'entrée organisé autour d'une institution (ou plutôt autour du rapport que l'on entretient à une institution) permet de le relire ou même de le donner à lire. »

(Hess, 1991 : 68)

Remi Hess tient lui-même de nombreux journaux qu'il donne régulièrement à lire autour de lui. Il recommande aux diaristes de penser la socialisation du journal dès son écriture. La socialisation du journal est pour Remi Hess indissociable de son écriture, les retours de lecteurs produisent une dynamique collective qui fait partie de la recherche.

À l'Université Paris-Vincennes, – devenue Paris 8/Saint-Denis – l'introduction du journal dès le milieu des années 1970 dans les pratiques d'enseignement du département des sciences de l'éducation est liée à la présence d'un public plus âgé d'étudiants salariés et étrangers. Ces étudiants, en reprise ou en « prise » d'études et pour une grande part sans formation universitaire antérieure, sont peu familiers avec l'écrit – et encore moins avec l'écrit universitaire. Si leur expérience personnelle et professionnelle – nombre d'entre eux sont des travailleurs sociaux – les arment pour les échanges et le débat oral, ils disposent très insuffisamment des codes de l'écriture « scientifique » et peinent à remplir les exigences formelles de composition et de rédaction d'un mémoire de maîtrise ou d'une thèse. Les enseignants s'interrogent donc sur les moyens et les démarches à mettre en œuvre pour les amener à entrer dans des formes d'écriture académique, tout en préservant la dimension d'implication et souvent d'engagement de leur expérience (Lapassade, 2002).

Les « pédagogues institutionnalistes » de Paris-Vincennes ont souvent raconté le déclic que fut pour eux en 1974 la rencontre avec Raymond Fonvieille, instituteur à Gennevilliers, invité par René Lourau à venir parler de la pédagogie autogestionnaire, Raymond Fonvieille (1998) expliqua qu'il tenait depuis dix ans un journal détaillé de sa pratique de classe et que ce « journal de bord » lui était essentiel dans la conduite de son activité professionnelle, non seulement pour revenir réflexivement sur ce qu'il avait fait et sur ce qui s'était passé dans sa classe et avec ses élèves, mais comme « outil clinique » pour réguler et prévoir son action. « S'astreindre à s'interroger en permanence à la lumière de son propre journal de bord, écrira-t-il plus tard, me paraît le moyen le plus sûr de maîtriser au mieux son action. » Et il ajoutait : « Par ailleurs, dans le cadre d'un travail d'équipe, la confrontation d'observations précises, extraites des journaux de bord de chacun, peut instaurer des débats à partir de situations réelles, plutôt que des considérations générales sans réalité concrète. » (Fonvieille, 2000)

C'est des échanges suscités par l'expérience du journal de bord de Raymond Fonvieille que date l'institution du journal – avec d'autres formes d'écriture comme la correspondance ou l'histoire de vie – dans le dispositif d'enseignement des sciences de l'éducation à Paris 8. Le recours à ces formes d'écriture impliquée devait répondre à une triple fonction, – pédagogique, analytique et heuristique : il s'agissait d'une part de fournir les outils d'une relative maîtrise de l'écrit académique en passant progressivement d'une écriture « intime » à une écriture « sociale », d'une écriture pour « soi » à une écriture « pour les autres » ; il s'agissait d'autre part de procurer un support permettant d'entrer dans une analyse et une théorisation des pratiques professionnelles et sociales (le journal comme outil du « praticien réflexif ») ; il s'agissait enfin de tirer parti des caractéristiques de l'écriture du journal pour accompagner et nourrir la démarche de recherche, en s'appuyant sur ses potentialités de notation accumulée, de première mise en forme et de construction progressive, d'hypothèse et de questionnement, etc. Quant au dispositif de « partage de lecture » des journaux instauré entre les étudiants eux-mêmes et entre les étudiants et les enseignants, il était conçu à la fois comme une étape et un moyen dans la voie d'une socialisation de l'écriture et comme un instrument de réflexion collective et de recherche collaborative dans des champs de controverse et d'investigation communs.

Une véritable « pédagogie du journal » se met ainsi en place à laquelle contribuent, sous des formes variées, les enseignants de Paris 8 (parmi eux, outre Remi Hess, René Lourau, Georges Lapassade, René Barbier, Alain Coulon, Michel Lobrot). Aujourd'hui l'écriture du journal a trouvé toute sa place comme « tiers pédagogique » et comme « tiers dans l'entrée en recherche » :

« Nous pensons que permettre à l'apprenant d'entrer dans une pratique d'écriture diaire, c'est lui offrir un outil d'exploration et de conscientisation de sa subjectivité dans un rapport réflexif à la réalité [...]. C'est un tiers qui devient médiateur de la relation pédagogique, de la licence jusqu'à la thèse, mais avec une utilité particulière au moment du master. À l'intérieur du groupe, ce tiers devient machine désirante, ou mieux : agencement collectif de subjectivation. »²

Sous le terme de journal d'investigation, la pratique du journal est inscrite dans la maquette du master « Éducation, formation et intervention sociale » (EFIS) commun à Paris 8 et Paris 13, où elle appelle la définition suivante :

« Le *journal d'investigation* sera centré sur la réalisation et l'écriture de la note d'investigation, où pourront être consignés : le choix du sujet et le dégagement d'un objet de recherche, les recherches bibliographiques, un état des lieux sur les recherches les plus significatives en rapport avec le sujet choisi, les lectures effectuées, l'élaboration des entretiens éventuels, le travail de « terrain », l'enseignement tiré du stage, la réflexion menée sur des pratiques professionnelles, la mise au travail de sa posture professionnelle, les outils à mettre en œuvre pour un exercice professionnel, les difficultés éventuellement rencontrées, les questions de tout ordre correspondant à la trajectoire singulière de l'étudiant et à son projet personnel. Ce journal d'investigation pourra être régulièrement présenté [...] au tuteur, afin qu'il puisse aider l'étudiant aussi bien dans son orientation et dans sa démarche de recherche, que dans son projet de professionnalisation. Selon la teneur de ce journal et le mode de présentation retenu, des extraits pourront éventuellement en être repris dans la note d'investigation en concertation avec le tuteur. »

(Brochure Master 1 EFIS, 2010 : 23-24)

C'est de cette longue expérience menée à l'université Paris 8 et plus récemment à Paris 13/Nord qu'a pu bénéficier, avec les ajustements nécessaires, la formation des stagiaires de la recherche-action qualifiante.

² Cf. « Du journal de lecture au journal de recherche. L'écriture diaire comme tiers dans l'entrée en recherche » sur le site des Analyseurs : <http://lesanalyseurs.over-blog.org/article-du-journal-de-lecture-au-journal-de-recherche-1-47427913.html>

Le journal d'investigation : un outil performatif dans la recherche-action qualifiante

Le journal d'investigation a fait partie du dispositif de la recherche-action qualifiante et s'est rapidement révélé être un élément central de la formation. Dépositaire des questionnements et des réflexions suscitées par les interventions des formateurs et les lectures de tous ordres des stagiaires (ouvrages spécialisés, romans, presse, etc.), des interrogations, descriptions et réalisations liées au terrain, des tensions engendrées entre la formation et le retour en milieu professionnel, du surgissement inattendu d'émotions, de l'analyse des interrelations dans le groupe, du travail de co-construction collective de cette démarche novatrice, le journal d'investigation a permis aux stagiaires de mettre en lien les différents éléments de la formation et a contribué à faire trace de leurs expériences et du processus de transformation de leur posture professionnelle.

Comment s'est mis en place et s'est tenu le journal d'investigation ? La première consigne donnée était de prendre soin du choix de son support d'écriture car il allait accompagner les mois de formation et devait convenir au mieux à chacun pour ce projet. Ce choix pouvait être pratique, esthétique mais aussi affectif. L'idée était de réussir à établir une véritable relation au journal dès sa mise en place. La plupart des stagiaires ont opté pour le carnet ou le cahier qui se glisse facilement dans une poche ou dans un sac et qui présente une commodité d'accès. Certains ont plutôt choisi un cahier de grand format, un classeur ou l'ordinateur car ils avaient besoin d'un support d'écriture d'une surface plus importante. Il était ensuite recommandé d'écrire dans son journal aussi souvent que possible, dans une écriture libre, à n'importe quel moment de la journée lorsque le besoin ou l'envie s'en ressentait ou en se posant à soi-même la contrainte de le faire si l'entrée dans l'écriture se révélait difficile. Le journal d'investigation est un écrit au présent, il permet une *biographisation* scripturaire immédiate d'expériences vécues pendant la formation, il doit donc rester au plus proche d'un *vécu*, d'un *ressenti*, d'un *pensé* du moment. « L'objectif du journal est de garder une mémoire, pour soi-même ou pour les autres, d'une pensée qui se forme au quotidien dans la succession des observations et des réflexions » (Hess, 1998 : 1) ; une écriture « après-coup »

introduirait une distance qui entraînerait la perte d'éléments ou d'intuitions saisis dans le vif de l'observation, de l'action ou de la réflexion. L'écriture du vécu est toujours circonscrite dans ses contenus, il n'est pas question de vouloir rendre compte de façon exhaustive du « réel vécu » et l'écriture du journal s'accepte donc comme fragmentaire. Mais ces fragments constituent au fil du temps un ensemble qui permet de relire un parcours et qui contient de précieux moments de saisie de situations, de réflexivité et de prise de conscience qui peuvent s'avérer marquants lors de leur écriture ou plus tard dans une relecture. Le journal possède également une capacité anticipatrice, des idées y sont parfois notées qui échappent momentanément à la conscience explicite du diariste : « Le journal est un instrument de recherche des signes qui affleurent dans l'instant.[...] Le diariste est dans une posture d'affût, de guet, de traque de ce qui en lui s'exonde et surgit sans qu'il lui soit immédiatement donné d'en reconnaître les formes. » (Delory-Momberger, 2004 : 112) Ce n'est qu'à la relecture qu'il peut discerner des relations, reconnaître des lignes, reconstruire un chemin. Le fait d'écrire permet de mettre en forme tous ces moments qui pourraient rester fugitifs et même disparaître, de les rendre tangibles par des mots, de se les approprier et de devenir le *sujet* de son propre vécu médié par l'écriture : « Le journal est une tentative toujours recommencée pour conquérir sur le temps et sur l'oubli l'épaisseur d'un moi incertain de son existence. » (*Ibid.* : 115) Chacun lit le monde à la lumière des expériences et des apprentissages qu'il a pu faire, chacun dit le monde avec les mots de son monde mental, social, culturel, historique et de son imaginaire. Mais le point de vue exprimé est toujours lié à un ici-et-maintenant et la relecture du journal amène à reconnaître à la fois ce mouvement incessant de biographisation – qui fait bouger et transforme les émotions et les opinions – et la forme de centralité de celui qui les éprouve ou les conçoit : « Il y a un usage autobiographique du journal lorsque, archive de soi-même, il sert à assurer l'auteur qui le relit et qu'étonne ce lui-même qu'il ne reconnaît pas, qu'il est bien celui qui l'a écrit. » (*Ibid.* : 115) Le journal est divers par nature, il traite des objets diversifiés dans des registres multiples et, plus que toute autre forme d'écrit, il explore la complexité de l'être et des choses.

Une autre consigne concerne la forme du journal d'investigation. C'est un écrit demandé dans le cadre d'une formation, il ne revêt donc pas le caractère intime d'un *journal pour soi*. Il sera lu par les formateurs mais il sera aussi l'objet d'un partage avec les autres stagiaires. L'écriture socialisée du journal d'investigation contraint à prendre en compte la dimension groupale du processus de formation et participe de la co-construction d'un collectif. La lecture partagée du journal d'investigation met en lumière la pluralité des regards, permet la confrontation des opinions, des analyses et des différents vécus des stagiaires et la construction d'un savoir collectif et d'une culture commune spécifiques au groupe et à la formation.

Enfin, le journal d'investigation est une écriture de l'*implication* du stagiaire dans sa formation. Il lui permet de prendre conscience d'une *surimplication* éventuelle qui serait liée à la forme de l'investissement intellectuel ou affectif qu'il engagerait, aux bouleversements provoqués par la formation, aux transformations ressenties mais encore non analysées de sa posture professionnelle. L'alternance formation-terrain-milieu professionnel se conjugue parfois avec difficulté et l'écriture régulière du journal sert à la clarifier. La formation est un temps privilégié d'acquisitions de connaissances, de découvertes, de remises en question et de recentration sur soi qui ouvre la possibilité de se resituer dans ses environnements professionnels.

Le suivi de l'écriture des journaux d'investigation des stagiaires s'est réalisé à intervalles réguliers tout au long de la recherche-action qualifiante. Les sessions ont alterné un travail autour de questions théoriques concernant le journal et sa pratique, sa mise en place et son élaboration, les difficultés à entrer dans l'écriture ou à tenir régulièrement son journal, sur l'implication, le choix et le rapport au terrain, les interrogations que soulevaient l'émergence de la question de recherche, les changements de regard sur les habitants, les transformations de posture professionnelle, les ressentis et les émotions, etc. Un temps de lecture partagée des journaux par petits groupes a été aussi souvent que possible ménagé au cours des regroupements.

Ces séances de travail et les retours qu'elles ont permis ont trouvé leur lieu dans l'écriture des journaux et j'ai pensé qu'il était intéressant de faire une place aux paroles de stagiaires pour donner une idée de l'impact du journal sur

la formation. J'ai choisi un peu arbitrairement des extraits de trois journaux mais j'aurais pu tout aussi bien en prendre d'autres, tellement les journaux tenus pendant la recherche-action qualifiante étaient riches et significatifs d'une implication réflexive.

G. est éducatrice spécialisée. Elle fait dans son journal, aux trois quarts de la formation, un bilan provisoire de la recherche-action-qualifiante.

« Concernant mon implication par rapport à la formation, j'ai eu le sentiment d'avoir été impliquée dès le début où j'ai eu envie de m'engager dans ce processus de formation. J'en ressentais le désir. Mais le journal d'investigation me permet de faire la rétrospective de ce qui s'est joué tant dans le groupe que pendant les cours par le travail de réécriture que je fais dans mon journal. Mon implication me paraît avoir un sens dans ce mouvement extérieur/intérieur/extérieur que je vis comme un apprentissage d'un travail de biographisation. Le journal d'investigation m'a ainsi permis de prendre conscience en début de formation de la tension que je pouvais ressentir entre le fait d'être sujet en formation et objet dans le travail professionnel. Mais aujourd'hui, je constate que je parviens davantage à gérer cette tension, que je trouve un certain équilibre entre être sujet et être objet, que j'arrive mieux à jongler avec ces deux polarités, à marcher sur un fil tendu.

Je perçois également la fonction du journal d'investigation comme un soutien dans le travail de terrain. Il me permet de faire le lien entre la théorie et la pratique. Je peux ainsi mieux comprendre le terrain et je lui donne un sens à partir de mon questionnement. Le journal d'investigation est un lien médiateur dans le mouvement permanent de va-et-vient entre la formation théorique et le terrain.

J'ai eu le sentiment ces dernières semaines de vivre un début de changement de ma posture professionnelle en mettant en place un espace de débat entre une famille et un autre service autour du sens de l'intervention éducative. J'ai le sentiment d'avoir co-construit avec eux, en leur donnant la parole dans un échange sur la façon dont ils verraient l'intervention éducative : cela a abouti à définir une façon de travailler avec des objectifs en commun. Il y a eu une prise de risque de ma part par rapport à l'institutionnel et à l'ensemble de l'équipe mais aussi à la famille et à moi en tant que professionnelle ».

A. est enseignant formateur. Il précise un travail réalisé en cours sur le rôle et les apports du journal d'investigation pour chacun des stagiaires.

« Pendant la séance du suivi du journal d'investigation, nous avons travaillé quatre questions en petits groupes : Quel rôle remplit le journal d'investigation par rapport à l'implication dans la formation ? Vous aide-t-il à travailler la tension entre la vie

professionnelle et la formation ? Quelle est la fonction du journal dans le travail sur le terrain ? Pouvez-vous rendre compte d'un changement de posture en tant que professionnel ?

J'ai pu répondre qu'il y a eu pour moi un apport effectif du journal dans la formation puisqu'il m'oblige à relire mes notes concernant les passages théoriques pour d'une part, me les approprier et d'autre part, les synthétiser dans le journal. C'est une sorte de rappel à la discipline ! Le principal apport pour travailler la tension entre formation et vie professionnelle est que cela me permet de faire un pas de côté, me décentre par rapport à des situations professionnelles précises : travail d'analyse des situations et recherche de solutions. La principale fonction est de coucher sur papier les observations du terrain, les sensations et les pistes de travail. Je pense qu'il y a déjà trace d'un changement de posture professionnelle même si cela en reste pour l'instant au stade de la réflexion sur les perspectives de changement.

Les réponses du groupe étaient les suivantes : « Le journal a permis de « rentrer » dans la formation et aussi de garder une certaine continuité avec cette formation. C'est en écrivant que l'on devient étudiant-chercheur (en suivant le proverbe du forgeron). On prend à l'extérieur, on intègre à l'intérieur et on le ressort à l'extérieur dans un travail de biographisation. Le journal sert de colonne vertébrale à la formation mais aussi de défouloir. Il a un effet boule de neige : on cherche à répondre à une question, cela engendre d'autres : l'écriture permet de dépasser les questions. On est sujet dans la formation et plus objet dans le travail, ce qui interroge beaucoup sur ce grand écart horizontalité/verticalité. Mettre à plat les tensions pour mieux les reformuler et que ce soit entendable : prendre de la distance pour en reparler plus tard. Difficile de parler de cette formation sur le lieu de travail. L'analyse a posteriori est souvent riche. Au fur et à mesure du temps, le terrain a pris sa place dans son rapport à la théorie. Fonction de fourre-tout. Journal – tiers médiateur entre la formation et le terrain. Faire trace de ses doutes et tâtonnements. Sert de mémoire par rapport à nos investigations. Cheminement vers un changement de posture de travail (par opposition avec le changement radical). »

M. est éducatrice spécialisée. Elle se livre à la fin de son journal d'investigation à une analyse synthétique de la fonction qu'a eue pour elle le journal pendant la formation.

« Le journal d'investigation a constitué un outil, un support écrit particulièrement pertinent que je me suis pleinement approprié. En effet, il m'a permis de comprendre, d'objectiver et de formaliser les différentes étapes du processus de formation. Le journal d'investigation a constitué une « photographie » du moment formation, un arrêt sur images sur dix-huit mois de ma vie tant professionnelle que personnelle... J'ai pu y exprimer mon vécu quotidien ; faire trace jour après jour de mon cheminement émotionnel et intellectuel ; rendre compte, dans l'ici et maintenant de

mon implication, de mon engagement tout au long de cette démarche de formation professionnelle. Il m'a permis de mettre en mots spontanément ce qui m'a intéressée, interpellée, surprise ou choquée tout au long de la formation. Il a constitué un réel lieu de réflexion et de questionnements, un support à la « réflexivité » inhérente à ce type de formation. J'ai pu y exposer, y déposer « en direct », instantanément, mes idées, mes impressions, mes émotions, mes ressentis, mes inquiétudes, mes doutes... Cet outil m'a permis de réaliser un travail sur mes représentations en facilitant l'expression de ce qui se déroulait autour de moi (l'extérieur et les autres) et au fond de moi (le lâcher prise). Il m'a permis de prendre de la distance, du recul et d'analyser ainsi le processus à l'œuvre (déconstruction, reconstruction). J'ai ainsi pu effectuer de nombreux liens entre la théorie, le terrain et la pratique, le quotidien professionnel. La notion d'« horizontalité » m'est donc aujourd'hui familière et intériorisée. De fait, le journal de recherche m'a considérablement aidée tant dans la rédaction de ma note de recherche (réflexion sur l'identité professionnelle) que pour le mémoire collectif, de par les données fondamentales que j'ai pu y recueillir, tant pour le fonctionnement de notre groupe que sur ma transformation, mon évolution personnelle. Le journal de recherche m'a donc effectivement permis de « biographier » cette expérience de formation et il me semble très vraisemblable que je réutiliserai ultérieurement cet outil dans mon quotidien professionnel. »

Ces trois extraits de journaux nous donnent à voir à la fois l'importance prise par le journal d'investigation dans la formation des stagiaires – dépassant très vite la commande institutionnelle qu'il représentait au début pour ceux qui n'avaient jamais tenu de journal – et l'engagement manifesté dans la démarche de la recherche-action qualifiante. Ces journaux représentent de véritables archives de la formation car ils permettent de suivre la mise en place du processus et la co-construction du groupe et de la démarche qui se sont opérées. Chemin faisant, au fil des explorations, des rencontres, des discussions, des lectures, des prises de conscience, une transformation de la posture professionnelle s'est peu à peu élaborée. L'écriture du journal, même si elle n'a pas toujours été régulière pour l'ensemble des participants parce que soumise à une quotidienneté personnelle et professionnelle parfois surchargée ou à un rapport resté difficile à l'exercice, a cependant toujours contribué à l'inscription biographique de l'expérience de la formation. Cette biographisation à la fois personnelle et collective participe d'une démarche qualitative de formation qui se comprend comme un processus

implicationnel de co-construction interactive dans *l'horizontalité* du groupe et d'appropriation des connaissances dans une mise en lien avec ses intérêts, ses environnements, son développement personnel et professionnel.

Transposition du journal d'investigation dans la pratique professionnelle de l'intervention sociale

Le journal d'investigation en formation peut aisément se transposer dans une pratique professionnelle de l'intervention sociale. Il obéit aux mêmes principes de base adaptés au monde professionnel : régularité de l'écriture, rédaction d'observations professionnelles, analyse de situations vécues, d'éléments et d'événements de la vie institutionnelle, de lectures, de rencontres, de moments de rétro-réflexivité, mais aussi de mise en place et de suivi de projets, d'actions innovantes, de comptes-rendus du travail en équipe, des interrelations avec les usagers de l'action sociale, les habitants du territoire, etc. Le journal d'investigation professionnel est un « outil efficace pour celui qui veut comprendre sa pratique, la réfléchir, l'organiser » (Hess, 1998 : 1). Il est également possible d'y exprimer l'émergence d'émotions, tabou du travail social, qui peuvent surgir lors d'une rencontre, d'une lecture ou dans une *résonance biographique* (Endean, 2008) et qui sont souvent des indicateurs de la nature de l'implication dans des actions en cours, l'interface avec les usagers, le rapport avec la hiérarchie. La biographisation scripturaire liée à un travail de réflexivité permet de « dire » l'implication et ainsi de la conscientiser, d'aider à la réguler.

Les politiques publiques menées actuellement réduisent considérablement les marges d'initiative et d'intervention des métiers de l'action sociale. Les critères de rentabilité économique ont priorité sur des facteurs, des procédures, des objectifs essentiellement « humains ». Ces conditions à la fois sociétales, administratives et budgétaires complexifient considérablement la tâche du travail social et pèsent sur l'organisation des structures, les interrelations entre les acteurs et la disponibilité des travailleurs sociaux. En effet, comment satisfaire à la fois les exigences institutionnelles et réussir à donner toute sa place à l'écoute des usagers, à prendre en compte la singularité des personnes et des situations, à mettre en œuvre un

accompagnement véritablement personnalisé ? Nous avons tenté dans la recherche-action qualifiante de voir ensemble, intervenants et stagiaires, les espaces d'action que pouvaient dégager des façons différentes de concevoir l'intervention sociale. La connaissance du territoire, la rencontre avec les habitants, la prise en compte de l'usager dans ses environnements engagent à opérer un déplacement de la *verticalité* des injonctions institutionnelles et de leur traduction hiérarchique et bureaucratique vers une *horizontalité* qui implique un « faire avec » les usagers et les habitants (Schaller, 2006). Cette reconnaissance horizontale, qui n'exclut pas il va sans dire la connaissance des institutions, de leurs fonctionnements et de leurs pratiques, doit permettre de développer, dans la mesure du possible, des actions novatrices et de renouveler les postures professionnelles.

La recherche-action qualifiante s'est attachée à travailler avec les stagiaires la question professionnelle et a fait émerger le rapport impliqué qu'ils entretenaient avec leur métier. Ceci a participé, avec les expériences de formation et de terrain, à la transformation de leur posture professionnelle. Mais la formation représente un *espace protégé* où l'élaboration de projets peut se donner son libre cours. Une fois de retour dans la vie professionnelle, l'intégration de cette posture professionnelle renouvelée et la volonté de mettre en place des actions innovantes se heurtent à un univers professionnel qui, lui, est resté contraint. La tenue d'un journal d'investigation professionnel permet d'accompagner le changement et de faire de la formation un moment *instituant* durable en nommant les difficultés rencontrées, en analysant les situations, en cherchant à se redéfinir et à adapter sa posture professionnelle, à concevoir ou même inventer de nouvelles façons d'agir. La vie professionnelle devient alors une suite au cas par cas d'apprentissages informels qui, progressivement, contribuent à construire la posture professionnelle, en l'étayant et en l'ancrant dans les réalités de l'institution, dans la vie réelle des usagers et dans une approche pragmatique des possibles de l'action. Ces apprentissages informels qu'offre toute pratique professionnelle viennent rejoindre l'idée d'une formation tout au long de la vie, d'un élargissement constant de ses potentiels et de ses capacités, ils permettent à chacun d'affiner sa spécificité et sa singularité professionnelles et d'ajuster au mieux le métier

à sa propre dimension humaine. Il serait intéressant de pouvoir constituer un collectif de lecture partagée de ces journaux professionnels en ménageant des temps d'échanges entre leurs auteurs. Cette socialisation des expériences réalisées ouvrirait des espaces de reconnaissance mutuelle et de discussion qui aideraient certainement à mieux surmonter certaines difficultés et à imaginer ensemble des actions possibles.

Considéré dans l'immédiateté impliquante de son écriture comme dans la rétrospection réflexive qu'offre sa relecture, le journal d'investigation professionnelle peut alors être un précieux révélateur et témoin de ces aléas formateurs et un puissant outil d'analyse et de synthèse d'une pratique professionnelle en constante recherche et renouvellement d'elle-même.